

Hommage au Centralien de l'année 2013 **Boris Vian**

Jean-François Belhoste (71), de Centrale Histoire (avec le concours de Nicole Bertolt et Philippe Denizet), revisite l'itinéraire d'un Centralien légendaire. Il raconte sa vie à l'École, ses amitiés centraliennes, ses manifestations de Jazz rue Jean Goujon... et il a recueilli le témoignage de son camarade et ami Alfred Jabès. L'Association consacre, par ailleurs, un ouvrage au Centralien Boris Vian dans la collection "Parcours de Centraliens" Écrit à 3 mains - Jean-François Belhoste (71), Henri False (67) et Pierre Vareille (81)-, il s'attache surtout à faire connaître *l'ingénieur ingénieux*.

La rédaction remercie chaleureusement Monsieur Alfred Jabès pour nous avoir confié son fond documentaire.

Boris Vian, le jazz et la Maison des Centraux

Boris Vian eut une passion qui ne le quitta jamais jusqu'à son décès le 23 juin 1959 : le jazz. Dès 1935, il entreprit de jouer de la trompette, devint en 1937 membre du Hot Club de France, association estudiantine créée en 1932, et ne manqua désormais aucun numéro de sa revue mensuelle **Jazz Hot**.



Boris Vian entre 1937 et 1939.
Archives Cohérie Boris Vian.

Né dans une famille de mélomanes - sa mère jouait très bien du piano-, et observateur à Ville d'Avray des débuts de son voisin et ami le jeune prodige Yéhudî Menuhin, il avait du goût pour la chose musicale. Mais sa musique à lui, c'était le **jazz, musique jeune et dansante des surprises-parties zazou**, qui faisait rêver d'Amérique.

Lorsqu'en novembre 1939, reçu à Centrale, il partit rejoindre Angoulême où l'École s'était repliée du fait de la guerre, il emmena bien sûr sa chère trompinette, mais aussi son pick-up à aiguille en bois et sa collection de disques 78 tours afin d'animer les soirées de l'immeuble où il résidait avec quelques camarades. Son diplôme en poche et marié depuis juillet 1941 avec Michèle Léglise, il trouva vite, dès août 1942, un emploi à l'AFNOR- l'Association Française de Normalisation. Pour tromper l'ennui qui très vite l'envahit, il eut la chance alors de trouver place dans l'orchestre qu'avait créé son ami polytechnicien Claude Abadie et où ses deux frères Alain et Léo jouaient respectivement de la guitare et de la batterie. À la Libération, les choses s'accéléraient, l'orchestre put désormais se produire à découvert, au **Rainbow Corner** notamment, boulevard des Capucines devant les Gi's. La

référence était le **style Nouvelle Orléans**, celui de Louis Armstrong et du trompettiste Bix Beiderbecke dont Boris cherchait à imiter le jeu. En bon intellectuel et méticuleux observateur des choses humaines, il développa aussi une connaissance de plus en plus fine de sa musique fétiche, nourrie par la lecture attentive, presque obsessionnelle de **Jazz Hot**. Il élargit ainsi sa perspective, trouva matière à analyser les contradictions de la société américaine, surtout la question noire, à partir de réflexions sur ce qu'était le jazz: une **musique universelle** ou une musique que seuls pouvaient produire **les descendants des esclaves des plantations de coton** du Sud? En France, et notamment à Paris, il faut dire que les jazzmen américains noirs comme **Sydney Bechet** ou **Louis Armstrong** avaient reçu un accueil particulièrement chaleureux dans l'avant-guerre. Lorsqu'au printemps 1946, **Boris Vian fit connaissance avec Jean-Paul Sartre** tout juste rentré d'un séjour aux États-Unis, c'est autour de longues discussions sur le jazz, sa nature musicale et son contexte social que se noua naturellement leur amitié.

Le petit monde des amateurs avertis, notamment celui de **Jazz Hot**, connut cependant à partir de la fin 1946 un véritable traumatisme.



La salle des Centraux. Léon Guillet "Les 100 ans de la vie de l'Ecole Centrale", 1929.



Angoulême, en 1939, sur l'île de Bourguines, Boris Vian dans sa barque construite par son camarade Jean Perret, photographié par Alfred Jabès. Archives A. Jabès.

Charles Delaunay, le fils des peintres Sonia et Robert Delaunay, rédacteur en chef de la Revue, de retour des États Unis, fit connaître, stupéfait, l'arrivée d'une génération de jeunes prodiges, interprètes et compositeurs, qui se produisaient dans les **James sessions de New York**, telles celles du **Minton's Playhouse de Harlem: le trompettiste Dizzy Gillespie, le pianiste Thelonious Monk** et celui considéré comme le plus créatif, **le saxophoniste Charlie Parker**, bientôt rejoints par **Miles Davis**. Ils avaient créé vers la fin 1945 une façon particulière de jouer, au tempo plus rapide et qui laissait une large place à l'improvisation, laquelle prit le nom de **be-bop**. S'ensuivit une vive polémique au sein du milieu Jazz Hot entre les partisans de Charles Delaunay et les inconditionnels du **style swing Nouvelle Orléans** regroupés derrière le cofondateur du Hot Club de France Hugues Panassié, qui n'admettait pas que cette nouvelle musique soit du jazz. La querelle se termina par l'exclusion du Jazz Hot de France en octobre 1947 de Charles Delaunay qui resta cependant patron du Jazz Hot de Paris et conserva la rédaction de la revue. Boris Vian suivit Delaunay.

En décembre 1946, il avait écrit avec Franck Ténort son premier article sur la question *Que pensez-vous de l'évolution du Jazz?* sans être encore totalement convaincu, mais début février son choix était fait à l'écoute de *Now's the time* de Charlie Parker. Ayant pris parti en faveur du nouveau jazz, sans pour autant renier le jazz classique, il mit dès lors sa plume au service de la cause et rédigea 38 articles entre novembre 1947 et octobre 1956 dans Jazz Hot où il prit même en charge, à partir de décembre 1947, une revue de presse qui jusqu'en juillet 1958 compta pas moins de 107 livraisons.

L'année 1947 fut, on le sait, cruciale dans le parcours littéraire de Boris. Ayant quitté l'AFNOR en février 1946 pour rejoindre l'Office technique du Papier, à la suggestion de son ami le chimiste Claude Léon, batteur de l'orchestre Abadie, il publia alors les romans qui allaient faire de lui une célébrité: *L'Écume des Jours* en avril 1947, *L'Automne à Pékin* en septembre. Auparavant était paru fin 1946, sous le pseudonyme de Vernon Sullivan, le scandaleux *J'irai cracher sous vos tombes* écrit en quinze jours durant l'été à Saint-Tropez qui lui avait valu bien des soucis au point qu'il fut forcé après quelques mois d'avouer qu'il en était le véritable auteur.

Ses liens avec Jean-Paul Sartre et les existentialistes s'étaient par ailleurs concrétisés par son embauche comme chroniqueur dans la revue *Les Temps Modernes*. La première de ses chroniques dites du *Menteur* parue dans le n° 9 de juin 1946. Exerçant toujours dans ces années la profession d'ingénieur, Boris Vian adhéra très tôt à l'Association des Anciens. Il figure dans l'Annuaire de 1947, le premier publié après guerre avec la mention: *Ingénieur à l'Association technique papetière -Hommes de lettres*. C'est alors que dans des conditions mal élucidées, mais qui peuvent s'expliquer, il organisa à la Maison des Centraux, rue Jean Goujon, **deux manifestations ayant rapport l'une et l'autre avec le Jazz**: le 8 février 1947, une conférence intitulée *Musique de jazz* et le 7 novembre suivant une *Jam -Session* dansante du Hot Club de Paris-Section du Jazz-Club Universitaire. Le local, où elles eurent lieu, la salle des Centraux, a aujourd'hui disparu, démoli en 1989. C'était une grande salle carrée à arcades, surmontée d'une verrière et décorée par des fresques dues au peintre Lucien Jonas. Elle avait été édifiée en 1921 dans la

cour de l'ancien Hôtel d'Essling, devenu **Maison des Centraux**, que l'Association, par le biais d'une société immobilière spécifique, avait acquis en 1918. C'est là que se tenaient les **banquets de promotion**, elle accueillait aussi contre rémunération des manifestations extérieures. « *La cour d'honneur a été transformée en une grande salle où trouvent place 450 spectateurs*, expliquait **Léon Guillet** dans *Les Cent Ans de la vie de l'École Centrale des Arts et Manufactures*. On peut aussi dans cette salle, installer sur une estrade une scène de théâtre avec tous ses services, mais le nombre de places assises se trouve alors réduit à 350, et l'on voudrait disposer d'un plus grand nombre de places, les jours où le **Groupe de Paris donne ses grandes soirées théâtrales...** ».

C'est dans cette salle que Jean-Paul Sartre avait prononcé sa fameuse conférence du 29 octobre 1945 *L'existentialisme est un humanisme*, organisée par le Club *Maintenant* qu'animait, entre autres, l'essayiste Marc Beigbeder, considérée comme le point de départ du **mouvement existentialiste**, qui donna lieu à une cohue mémorable dont Boris Vian tira un pastiche burlesque dans *L'Écume des Jours*. On la reconnaît dans le passage suivant: « *Dans la grande salle du rez-de-chaussée, au plafond mi-vitré de fresques à l'eau lourde, et bien propres à faire naître dans l'esprit des assistants des doutes sur l'intérêt d'une existence peuplée de formes féminines aussi décourageantes... Le fond de l'estrade était garni d'une tenture de velours enkysté. Une partie du plafond venait de se soulever et une rangée de têtes apparut. D'audacieux admirateurs venaient de se faufiler jusqu'à la verrière et d'effectuer cette opération délicate... Heureusement, la totalité du plafond sabattit dans la salle... Une épaisse poussière s'éleva. Dans les plâtras des formes blanchâtres s'agi-*



Archives Cohérie Boris Vian.



Fonds Claude Rameille.



Archives Cohérie Boris Vian.



Archives Cohérie Boris Vian.

Save the date

Boris Vian, oui, un centralien!

Le Groupe de Paris honore le Centralien de l'année 2013, Boris Vian, et vous propose une rencontre inédite en images.

Rendez-vous 14 mai 2014
à la Cité Véron pour l'avant première
du film documentaire retraçant
la vie de l'élève ingénieur jusqu'à
l'artiste Boris Vian.

Ses camarades de promotion et complices (Alfred Jabès, Jean Lhespitaou) témoignent d'une amitié sans faille et d'une grande admiration pour « Bison Ravi ».

Merci à Jean-François Belhoste, à Philippe Denizet et à Centrale Histoire de nous avoir permis de concocter ce joli programme. Si l'artiste Boris Vian est bien connu du grand public, « Bison Ravi » l'ingénieur centralien méritait un coup de projecteur; c'est la raison d'être de cet hommage.

La Cité Véron (qui fut sa dernière résidence) est le lieu tout désigné pour ce programme « Vianesque ».

taient... »

La presse, il est vrai, avait largement couvert l'événement. Dans *Combat*, Maurice Nadeau avait écrit: « *Trop de monde pour écouter Jean-Paul Sartre. Chaleur, évanouissement et Police Secours...* ». La presse à sensation surtout, en particulier *Samedi Soir* qui avait une dent contre les existentialistes, s'était emparée du sujet: « *Depuis Barnum, on n'avait pas assisté à un tel triomphe de publicité. L'existentialisme est une philosophie. C'est aussi une excellente affaire* »...

Boris Vian n'aurait personnellement pas assisté à la conférence, c'est son épouse et son grand ami d'alors, Jacques Loustalot dit le Major, qui présents lui aurait narré l'événement. Mais il connaissait évidemment la salle. C'est en tout cas dans ces mêmes locaux qu'il eut l'idée d'organiser ses manifestations jazz-esques de 1947. De la première, on possède une présentation insérée dans le Compte rendu des réunions du Groupe de Paris de l'École Centrale: « *samedi 8 février. Conférence: Cinquante ans de Musique de Jazz. Notre camarade Boris Vian a retracé avec exemples musicaux à l'appui, ce qu'a été la musique de jazz depuis son introduction en Europe jusqu'à nos jours. Il a défini le jazz qui n'est pas, comme beaucoup le croient seulement de la musique de danse, mais aussi un genre nouveau de musique qui nécessite une grande virtuosité de la part de ses exécutants. Son exposé a été clair et complet. Le pianiste Jacques Diéval a donné, par des exemples particulièrement bien choisis, une idée très précise sur ce genre nouveau de musique. L'ensemble a été apprécié par les nombreux moins de vingt ans qui étaient présents* ».

Un témoignage un peu plus personnel nous est aussi parvenu, celui de Charles Dubin (ECP 1928) paru en 1979 dans *Chronique de l'École Centrale*: « *En 1947, sans soulever un grand enthousiasme, quelqu'un proposa au Comité du Groupe de Paris, une conférence de Boris Vian sur le jazz. Il arriva vêtu d'un veston de velours bleu clair, accompagné de Jacques Hélian (C. Dubin ici se trompe, il s'agissait de Jacques Diéval) qui, lui, avait choisi un jaune canari dans le même tissu. Première provocation dans un milieu où... les hommes sont condamnés à perpétuité à s'habiller en gris. Ceci n'était rien. Avec le sérieux qu'il mettait dans ses pires extravagances, Boris Vian nous démontra*

par a+b que Ludwig Van Beethoven n'était qu'un raté et que, seuls, les noirs de la Nouvelle-Orléans connaissaient la musique. La salle prit un air pincé. Le sourire énigmatique de Jacques Hélian semblait nous dire: Hein! Vous ne vous attendiez pas à celle-là! Nous étions quelques-uns à rire sous cape en pensant qu'on peut fort bien admirer le style Nouvelle-Orléans sans pour autant excommunier Beethoven. Et que, au fond d'eux-mêmes, Boris Vian, le poète, et Jacques Hélian, le musicien consommé, le pensaient aussi... mais qu'on ne le leur aurait pas fait avouer pour un empire... ».

Aucun de ces comptes rendus ne nous renseigne vraiment sur ce que Boris a pu dire ce soir-là. Gageons qu'avec ce qui se passait au Hot Club, il y fut question de l'arrivée du bebop. Le titre indiqué dans le Bulletin du Groupe de Paris *Cinquante ans de musique de Jazz* est en fait plus ou moins le même que celui de plusieurs autres conférences qu'il fit ensuite jusqu'en 1950, comme celle du 4 décembre suivant prononcée à la salle du Conservatoire, avec cette fois un accompagnement musical de Claude Luter et d'Hubert Fol. Bien qu'on ne dispose malheureusement d'aucune transcription de ces diverses conférences, un article paru en février 1953 dans *La Parisienne* sous le titre *Un demi-siècle de jazz* peut donner une idée de leur contenu, mais certainement pas de la façon dont elles paraissent avoir été systématiquement musicalement illustrées, seule manière de faire ressentir l'évolution des styles. La conférence sur le jazz du 2 février 1947 semble, par ailleurs, avoir été la première de celles, nombreuses, que Boris Vian prononça sa vie durant sur les sujets les plus divers et en y prenant manifestement du plaisir, partant parfois d'un texte écrit ou bien improvisant largement à partir de quelques notes. L'une de ses premières eut pour titre *Approche discrète de l'objet*. Faite le 4 juin 1947, elle s'inscrivait dans le cadre d'une exposition intitulée *Ateliers du goût* au Musée des Arts Décoratifs. L'autre manifestation tenue salle des Centraux, celle de la Jam-Session dansante du 7 novembre 1947 intervint après la scission brutale du Jazz Hot de Paris d'avec le Hot Club de France. Boris Vian aimait alors, au sein du Hot Club de Paris, le Jazz Club Universitaire, et il apprécia sans doute de pouvoir disposer au centre de Paris d'une salle pour organiser l'événement.

Il officiait avec Guy Montassut. Voici comment ce dernier commenta l'événement dans le numéro 18 de Jazz Hot (décembre 1947): « Vous connaissez le principe de la jam -session: c'est très simple, vous prenez une salle que vous partagez en deux par une ligne imaginaire. D'un côté, vous jetez pêle-mêle des musiciens venus d'un peu partout, de l'autre des auditeurs... Bon! Imaginez maintenant que la salle est située 8 rue Jean Goujon, et que nous sommes le vendredi 7 novembre à 21 heures. Imaginez que l'orchestre est celui de Jacky Vernon... Maintenant imaginez une foule jeune et sympathique qui danse et s'en colle plein les oreilles, truffez-la par ci et par là de noms connus Anne Cazalis, et

Gréco, animatrice du fameux Tabou, le poète Alexandre Astruc... Epicez avec quelques reporters photographiques munis de lampes flash et quelques journalistes célèbres, sans oublier Samedi-Soir, ajoutez encore le caricaturiste Dropy. Si vous avez bien suivi ce mode d'emploi, cela donne quelque chose de sensationnel... » Démissionnaire de l'Office du Papier en juin 1947, Boris Vian entama alors une nouvelle vie. Il avait créé son propre orchestre pour la cave du Tabou, qu'il transféra en juin 1948 au Club Saint-Germain installé dans les caves de la Société d'Encouragement pour l'Industrie. Il se lancera plus tard dans la chanson, entrera à la direction artistique de Philips, et prendra alors

ses distances avec le milieu des centraliens dont beaucoup, il est vrai, hésitaient à le reconnaître comme l'un des leurs. Pourtant tous les témoignages de ses proches concordent, il resta toujours fidèle à sa formation d'ingénieur. Il sauvegarda, d'ailleurs, certains cours photocopiés et quelques-uns de ses projets d'élève, qui se trouvent aujourd'hui conservés à la Bibliothèque nationale au milieu des manuscrits de ses romans. On y reconnaît notamment un projet de récupérateur pour un groupe évaporatoire relatif au cours de Marcel Véron, lequel par parenthèse a aussi l'honneur d'une citation dans *L'Automne à Pékin*. ■

Alfred et Boris

« Je regardais voler les mouches devant une feuille blanche quand un Pstt me fit retourner. Un camarade longiligne, avec un visage très pâle et des yeux clairs m'observait depuis un moment, et, me voyant sécher sur le sujet, il avait préparé un petit papier qu'il passa à son voisin, un bon gros sympathique qui se trouvait à la table proche de la mienne, et, qui me fit suivre le message secret où la question était traitée. Je n'eus qu'à la recopier.

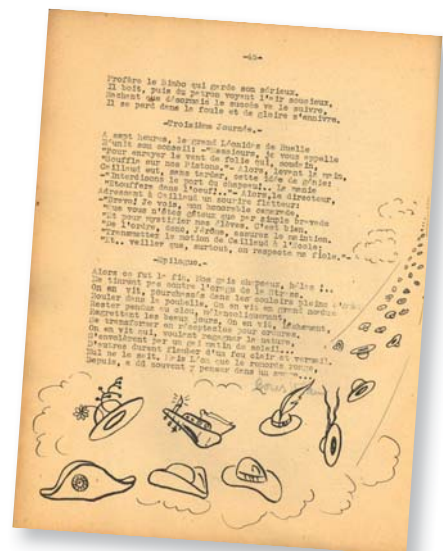
C'est ainsi que commença une grande et solide amitié avec Boris Vian dit Bison Ravi, Roger Spinart dit Gros Zizi et Jean Lhespitaou dit Pitou. Moi, c'était Bimbo, allusion à mes origines italiennes... ». Voici comment Alfred Jabès décrit sa première rencontre avec Boris Vian dans un texte de souvenirs écrit il y a une dizaine d'années qu'il intitula joliment *La trompinette à piston*. Né en 1918 à Bologne en Italie, Alfred Jabès avait d'abord fréquenté le lycée français du Caire où résidaient ses parents avant d'être envoyé à l'âge de neuf ans à Paris au lycée Janson de Sailly où il resta douze ans pensionnaire. C'est là qu'il prépara Centrale.

Reçu sur la liste complémentaire, il reçut son avis d'intégration alors qu'il était du fait de l'entrée en guerre rentré chez ses parents au Caire. Revenu en France sur un navire anglais

via Malte et Marseille, il ne rejoignit l'École qu'un mois après la rentrée officielle. C'est ce retard qui explique l'anecdote ci-dessus, le nouvel arrivant ayant à subir immédiatement un examen pour un cours de mathématiques qu'il n'avait pas suivi. Cette rentrée de novembre 1939 effectuée après deux mois de guerre, se faisait dans des conditions évidemment exceptionnelles. Les élèves de 2^e et 3^e années étaient mobilisés, et le directeur Léon Guillet avait choisi de replier l'établissement à Angoulême profitant d'un bâtiment tout juste construit et encore inoccupé pour accueillir les seuls élèves de 1^{re} année. Ce contexte hors du commun n'empêcha cependant pas le déroulement d'une scolarité à peu près normale. Les cours de première année étaient surtout des cours théoriques -Analyse Mathématique, Géométrie, Physique, Mécanique- dispensés par des professeurs issus du milieu universitaire comme Jean Chazy, membre de l'Institut, auxquels s'ajoutaient quelques cours appliqués, professés par des anciens tels celui d'Electrotechnique d'Émile Nughes (ECP 1894) ou celui d'Outillage mécanique de Pierre Massot (ECP 1902) qui faute d'équipements de travaux pratiques, restaient quelque peu abstraits. Le rassemblement dans une paisible ville de province d'un centaine de jeunes



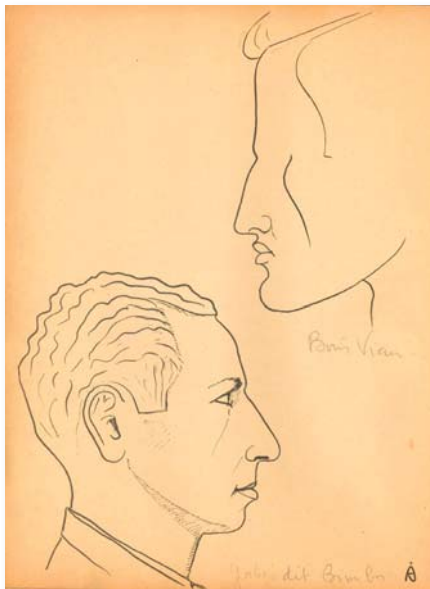
Ville d'Avray - 1941. Jean Lhespitaou accroupi à gauche, Bernard Delaplanche au centre, Roger Spinart à gauche de Ninon Vian, Michèle Leglise et Boris Vian.



Chronique d'Angoulême 1940-1941. Poème de Boris Vian relatif à un chahut dit des « Chapeaux de Paille ». Archives A. Jabès.



Alfred et Boris à Angoulême 1939-1940.
Archives A. Jabès.



Chronique d'Angoulême, 1940-1941.
Dessin d'Alfred Jabès.
Archives A. Jabès.

gens, en attente d'un appel imminent sous les drapeaux, créait une ambiance toute irréaliste que Boris Vian et Alfred Jabès ont, avec Jacques Demaux et Francis Jones, parfaitement rendu dans une sorte de chronique rédigée à quatre mains l'année suivante. Alfred Jabès doué d'un beau coup de crayon y réalisa la majorité des illustrations. On y trouve narrée de la façon qu'on imagine, l'histoire de quelques chahuts mémorables, de deux spectacles chantés produits en ville et d'une visite bien arrosée à l'usine Hennessy de Cognac. Les jeunes pistons, qui comptaient trois jeunes filles, avaient colonisé Bourguines, une petite île d'un bras de la Charente qui devint leur lieu favori de détente. Boris Vian lui consacra dans la *Chronique* un petit poème en alexandrins dont voici un extrait :

« On arrive. Et là, près de l'eau c'est la détente
On plonge un peu gêné, sous les regards railleurs
L'herbe est un ring parfait pour les gars batailleurs.
Et souple sous sa peau, va la rivière lente... »

*On retrouve en ce lieu tous les copains de thurne
Vidal notre Apollon, Costes le taciturne
Sahir le musculeux, Thillet le chevelu
Et Marcelle, en un canoë qui se prélasse ;
Lucienne, avec Nicole au thorax mamelu.
Puis on attend sans se presser que le temps passe »*

Alfred Jabès et Boris Vian se retrouvèrent après l'armistice à Paris rue Montgolfier en 2^e et 3^e années. Ils partagèrent la même thurne et ayant choisi tous deux la spécialité métallurgie eurent ensemble à **concevoir en concours de sortie un projet d'usine à zinc.**

Juif, **Alfred Jabès** connut des moments très difficiles à Paris durant l'Occupation. Conscient dès 1939 de ce que signifiait l'arrivée des nazis, il y vécut une existence précaire, loin de ses parents et dans une angoisse quasi-permanente. La famille Vian l'accueillait alors fréquemment à Ville d'Avray : « *En dehors de l'École, j'allais souvent chez les Vian, une des rares familles qui m'invitait... En arrivant à l'improviste chez eux, vous étiez accueillis comme si vous leur faisiez un cadeau...* ». Sa nationalité italienne le protégea, lui évitant notamment de porter l'étoile jaune jusqu'à ce que fin mars 1943, grâce à Marie José de Belgique, l'épouse d'Umberto, hériter d'Italie, il puisse avec quelque 800 coreligionnaires s'enfuir à Rome. Il ne revint à Paris qu'en 1946. Sa clairvoyance en 1939-1940 surprit Boris Vian alors que la plupart de ses camarades, forts de leurs 20 ans, manifestaient

selon ses dires la plus complète indifférence aux graves problèmes de l'heure. « *Jabès. Il faut demain que je vous parle de Jabès, écrivit-il en 1951 dans son journal intime. C'est une de mes images de 1940, près de la fin, en juin. Dans sa chambre. Vraiment, tout le monde commençait à foutre le camp. C'est lui qui m'a fait comprendre. Il était atterré. Juif italien, tout petit, drôle, bon copain. J'aimais bien Alfredo. Je l'aime bien encore. On ne se voit plus. On ne peut pas. Mais, je l'aime bien. Sur son lit ; il a dit des choses, quelles ! je ne sais plus ; je me rappelle, il logeait au-dessus de l'Océanic-bar où allaient boire les deux garçons de l'école, ceux qui encollaient les planches à dessin. Alfred et Jules, je crois. Atterré, Jabès m'a atterré. J'ai compris ; foutus, allemands, etc. Compris rien du tout : juste compris que quelque chose cassait. L'après-midi j'ai foutu le camp d'Angoulême. Le 8 juin, je crois sur ma bécane...* » Inutile de dire que cette conversation et tant d'autres poursuivies jusqu'en 1943 ont profondément marqué Boris Vian, même si la guerre de 1939-1945 n'a pas fait l'objet, sauf dans sa pièce *L'équarissage pour tous* (1948), de développement particulier dans son œuvre. On peut être sûr cependant qu'elle l'imprégna profondément, ne serait-ce que du fait de ses prises de position anti-militariste et anti-raciste. Sauf erreur, d'ailleurs, la seule organisation militante à laquelle il adhéra fut la Ligue contre le racisme et l'antisémitisme. De ces années d'Occupation, Boris Vian dira plus tard, lors de la polémique suscitée par sa chanson du Déserteur : « *Ceux qui comme moi ont eu 20 ans en 1940 ont reçu un drôle de cadeau d'anniversaire... Ajourné à la suite d'une maladie de cœur, je ne me suis pas battu, je n'ai pas été déporté, je n'ai pas collaboré - je suis resté, quatre ans durant, un imbécile sous-alimenté parmi d'autres - un qui ne comprenait pas, parce que pour comprendre, il faut qu'on vous explique...* »

Juste avant sa fuite en Italie, Alfred Jabès qui voyait régulièrement son camarade Boris, marié depuis juillet 1941 à Michelle Légglise, père du petit Patrick, et désormais ingénieur à l'AFNOR, prêta son crayon à l'illustration d'un texte que Boris écrivit pour distraire sa jeune épouse opérée de la thyroïde. *Ce Conte de fées à l'usage des moyennes personnes*, resté longtemps inédit, a été publié avec ses illustrations en 1997. ■

L'aviation !

Dès l'âge de 12 ans, Alfred Jabès était passionné d'aviation, même en se tenant alors à la construction de modèles réduits. C'est avec bonheur, donc, qu'il suivit à Centrale les conférences d'Albert Toussaint (ECP 1908), l'un des pionniers de l'aérodynamique en France.

À sa sortie l'École, ce dernier était entré, en effet, à l'Institut aérotechnique de Saint-Cyr l'École dont il avait pris la direction après la Première guerre mondiale et où il avait développé toutes sortes de recherches, entre autres sur les souffleries supersoniques.

Ayant soutenu une thèse de physique à la Faculté des Sciences de Paris, Albert Toussaint y avait été nommé professeur en 1924 avant de se voir confier en 1934 la chaire de Navigation aérienne du CNAM. C'est en 1935 qu'il avait démarré ses Conférences de 2^e année à Centrale sur l'Aviation, qu'Alfred Jabès suivit donc comme Boris Vian durant l'année 1940-1941. Son diplôme de Centrale en poche, Alfred Jabès ne souhaitait évidemment qu'une chose, faire sa carrière dans le secteur. Dans le contexte très difficile de l'Occupation, il choisit cependant de parfaire d'abord sa formation, et s'inscrivit à la Faculté pour suivre les cours de Mécanique des fluides et de Technique aéronautique d'Albert Toussaint, ce qu'il fit jusqu'à sa fuite en Italie fin mars 1943. Revenu à Paris en 1946, il travailla deux ans au bureau d'Études d'Air Équipement puis chez Messier à s'occuper de trains d'atterrissage, avant de basculer dans l'informatique d'abord chez Logabax, puis au bureau d'Études des Machines Bull où il resta 25 ans jusqu'à sa retraite.

À l'École, Alfred Jabès n'avait pas ménagé ses efforts pour faire partager sa passion à ses camarades. En mai 1941, il convainquit même Boris Vian de constituer au sein du Cercle Legateux créé à Ville d'Avray pour la pratique des échecs, une section consacrée à la construction et au vol de modèles réduits dont les statuts, de la main de Boris, commençait ainsi: « *Aujourd'hui lundi 26 mai de l'an de grâce 1941 les individus soussignés déclarent adhérer de plein cœur à la création d'une section volante déchainée, sociale et cosmique de la science aérotechnique à seules fins de créer des petits monstres volants genre sarigue qu'ils se plairont à exhiber dans les remous aériens du Parc de Saint-Cloud où il y a des vaches ascendantes.* »



Statuts.
Archives Cohérie
Boris Vian.

Les soussignés se réuniront donc un nombre donné de fois dans l'année en la grande salle de réunion du Cercle Legateux auquel ils adhèrent déjà ou adhéreront bientôt du cœur le plus joyeux et le plus essentiellement représentatif des tendances actuelles de la jeunesse moderne à s'intégrer au rang de l'oiseau par la fréquentation assidue des ascendances mentionnées ci-dessus ».

La plupart des postes du bureau, aux fonctions soigneusement définies, furent attribués à des camarades de Centrale. Boris Vian était président, Roger Spinart vice président, Alfred Jabès pilote d'essai, Jean Lhespitaou, sommelier, Jacques Demaux et Pierre-André Belime récupérateurs (le premier jusqu'à 400 m, le second au-delà). Gilbert Costes se vit aussi bombardé mécanicien, Georges Vidal infirmier, Jean Perret aumônier. C'est dans ce cadre que Boris Vian et Alfred Jabès conçurent les plans d'un prototype appelé l'Affrrrreux (avec quatre R pour respecter l'accent de Jabès) qui n'a finalement pas été réalisé, mais dont les dessins sont heureusement conservés Cité Véron. Tout seul, Boris réussit même à confectionner un petit prototype assez performant à moteur élastique dont le balsa lui a servi ensuite à confectionner de petites statuettes, elles aussi conservées. Le club eut encore à son actif le vol d'un petit avion à hélice, œuvre cette fois d'Alfred Jabès, lors de l'enterrement - dernier cours - d'Albert Toussaint dans l'amphithéâtre de la rue Montgolfier. Dans leur *Histoire imaginaire des inventions*, évoquée par Alfred Jabès dans la *Trompinette à pistons*, les deux amis n'hésitèrent pas aussi à contester à Etienne Oehmichen (ECP 1908), le mérite de l'invention de l'hélicoptère en suggérant l'hypothèse suivante: « *Il naquit en Allemagne à Bayreuth. Lors d'une représentation de la Walkyrie, la diva qui tenait le rôle de Brunehilde aux belles tresses blondes... en tournant sa belle tête de gauche à droite et de droite à gauche de plus en plus vite à la stupeur générale s'envola et rejoignit Lilienthal au Walhalla.* » Même s'il s'intéressa surtout aux voitures anciennes, Boris Vian manifesta ensuite sa vie durant un réel penchant pour l'aéronautique. Il envisagea même en 1946 d'accepter un poste aux États Unis pour l'Office de l'Aviation civile où travaillait son beau-père. Grâce à Alfred Jabès, l'aviation fut aussi présente dans son œuvre. Elle y trouva place plus précisément dans l'*Automne à Pékin* où apparaît le fameux Ping 903 du professeur



Alfred Jabès (1939).
Archives A. Jabès.

Mangemanche. Il y est ainsi question de son petit moteur italien: « *Est-ce que vous avez vu le nouveau petit moteur italien. Non dit Cruc. Comment qu'il est? Terrible! dit Mangemanche. On en mange-mancherait...Il n'y a pas d'allumage...D'où le tenez-vous? Mon correspondant italien, Alfredo Jabès, me l'a envoyé.* »

Voici l'explication: « *En 1946, à mon retour d'Italie, nous dit Jabès, j'avais rapporté un petit moteur à auto-combustion, de 4 cm³ qui marchait fort bien avec un mélange d'éther et de pétrole. Je l'ai essayé chez Bison (Boris Vian) rue du Faubourg Poissonnière, en le fixant sur son petit établi. On a eu du mal à le faire démarrer, mais soudain, il voulut bien le faire dans un bruit assourdissant, en lâchant un nuage de gaz puants et en faisant trépigner la petite table...* »

C'était à l'automne 1946, Boris Vian était plongé dans l'écriture de son nouveau roman. Il inséra alors cette note difficilement compréhensible sans le commentaire ci-dessus: « *Je signale pour terminer qu'un personnage nouveau devait venir encore: Alfredo Jabès qui sait ce que c'est qu'un modèle réduit, mais il est trop tard maintenant...* »

Alfred Jabès a miraculeusement conservé ce petit moteur !



Photo Philippe Denizet - Hyères, octobre 2013.

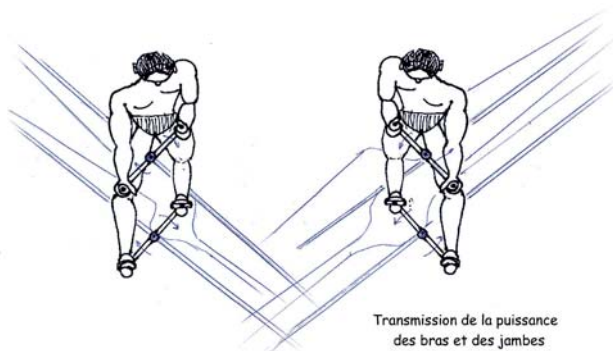
L'Aster X



Photo Philippe Denizet - Hyères, octobre 2013.

À sa retraite, Alfred Jabès revint à ses premières amours. Il prit fait et cause pour un sujet sur lequel s'étaient déjà penché quelques Centraliens célèbres, le vol à aile battante copié sur celui des oiseaux et des insectes.

Louis Blériot n'avait-il pas commencé par construire en 1900 un ornithoptère avant de se lancer dans la mise au point de son Blériot XI? Étienne Oehmichen, l'inventeur de l'hélicoptère, lui avait consacré, en tout cas, dès 1920 un beau livre nourri d'expériences inédites *Nos maîtres les oiseaux*.



Transmission de la puissance des bras et des jambes



Photo Philippe Denizet - Hyères, octobre 2013.

concevoir une machine où le vent tourbillonnaire pouvait entretenir le vol battu, de reproduire ainsi les conditions d'un mouvement naturel alternatif. Pour en comprendre toutes les subtilités, il faudra cependant, pense A. Jabès, sortir du cadre de l'aérodynamique classique et bâtir une théorie nouvelle basée sur l'étude du vol naturel qui fasse cas notamment de la présence de tourbillons alternés. L'avantage de son efficacité est, en tout cas, de pouvoir envisager qu'il soit à propulsion humaine.

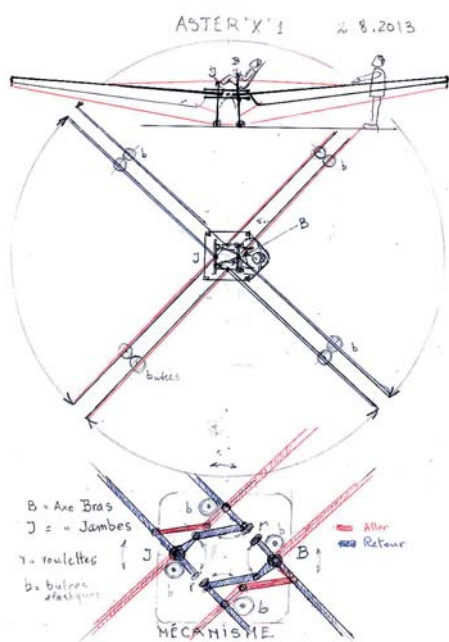
Nous sommes allés rendre visite à Alfred Jabès à Hyères au début du mois d'octobre dernier. Il avait engagé la construction d'un prototype appelé Aster X, et voici ce qu'il en disait :

« Mon premier but était de participer au Prix Igor Sikorsky: voler, par la seule puissance humaine, pendant une minute, après avoir dépassé la hauteur de 3 m. Ma candidature n'a pas été retenue, mon appareil battant des ailes et ne tournant pas d'une manière continue. Tant pis, je continue! ».

La première étape a été la construction d'une maquette, la seconde sera celle de la construction d'un prototype en matériaux plus légers - longerons des pales en fibre de carbone, mécanisme composé de tubes en aluminium- de sorte à ce qu'il pèse à vide moins de 20 kg.

Grosso modo, l'appareil ressemblera à deux colibris attachés dos à dos. Il aura quatre demi-pales pouvant pivoter alternativement de + ou - 90°, en agissant par la force des bras et des jambes.

À l'intention notamment de ses camarades de l'aéronautique traditionnelle, embarrassés pour donner un avis sur ce projet iconoclaste de vélo aérien, Alfred Jabès tient à souligner que la propulsion humaine ne coûte rien, fait peu de bruit et ne pollue pas. Après L. Blériot et E. Oehmichen, qui, jeune ou moins jeune, prendra la relève? Sous l'œil narquois de Boris, Alfred attend sereinement soutiens et propositions!



Dessins A. Jabès.

Alfred Jabès pouvait, quant à lui, s'appuyer sur sa formation aérodynamique et sa longue expérience des modèles réduits, partit du constat fait par E. Oehmichen, à partir du vol filmé d'un pigeon, qu'une aile battante était dix fois plus efficace qu'une hélice. Il tira parti aussi des expériences du Dr Katzmayr, directeur du laboratoire d'aérodynamique de Vienne, reprises en 1924 par Albert Toussaint à Saint-Cyr, concernant l'effet d'un vent oscillatoire sur un profil fixe, et effectua vers 1990 des essais de maquette à aile battante dans la soufflerie Eiffel de la rue Boileau. Il se situait ainsi dans la lignée des travaux qu'y avait entrepris dès les années 1940 Marcel Chabonat, poursuivis à la fin des années 1980 par le passage en soufflerie de la maquette de son gyroptère. Ce qui se passait pour ces machines à ailes battantes ne pouvait se comprendre qu'en considérant que le régime d'écoulement était « instationnaire » et non pas stationnaire comme dans le cas d'un fluide parfait en régime permanent sur une aile à profil rigide, puisqu'ici le vent est irrégulier et tourbillonnaire, et l'aile souple et déformable comme celle des oiseaux ou des insectes. L'idée qui en résulta fut de